

JEAN-JACQUES BONVIN

Larsen

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

L'homme est pour ainsi dire inhabitable.

HILDEGARDE DE BINGEN

EN débarquant de l'avion, je n'avais que mon bagage à main built to resist, un sac noir de peu de forme qui survit aux explorateurs terrassés par la chaleur et la poussière. J'ai pu éviter le tapis roulant des bagages de soute mais pas l'Immigration ni la reconnaissance par l'iris. Après avoir attendu Larsen une demi-heure dans le hall en me dressant sur la pointe des pieds et en tournant sur moi-même pour être visible de tous, je suis sorti dans un tunnel à ciel ouvert et j'ai allumé une cigarette à six mètres du mur, c'est la distance réglementaire. Je me tenais en porte-à-faux sur la route et le courant d'air fumait pour moi. J'ai allumé une autre cigarette pour avoir mon content après douze heures de vol et respecter en quelque sorte mon quota, qui va croissant.

J'ai déposé mon mégot dans le contenant adéquat, une oubliette à l'envers, et téléphoné à Larsen mais une voix de femme synthétique disait des choses qui m'échappaient. Et puis Larsen est arrivé. Il a déposé la pancarte qu'il portait, où était écrit Welcome // Il Pondre. Nous nous sommes tapés dans le dos et nous avons quitté San Francisco vers le nord dans

le break volvo encore OK à l'exception du pot d'échappement.

Larsen sifflait des gorgées de tequila d'une bouteille entourée des restes d'un sac de papier brun. Je logerais dans la petite cabane mais il fallait la mettre à niveau. Il avait plu et le terrain avait glissé. Larsen dit aussi que Bragan était Bragan et que Clara était revenue d'Oakland pour gagner des dollars en coupant du bois de chauffe et en retournant l'humus. Et puis Michael faisait retraite. Seul dans sa tour ronde, il ne se manifestait que par appels du cor ou par des cris poussés quand sa personne en prenait un coup. Ce qui agitait le tréfonds de Michael, Larsen ne le savait pas mais il avait vu certains matins l'herbe chiffonnée dans la rosée au bas des fenêtres.

JE retrouve Larsen chaque année au printemps. Il s'est établi dans le nord de la Californie il y a trente ans. Il avait alors le choix de la destination, pas celui du départ. Après avoir purgé sa peine dans un pénitencier entre Alpes et Jura, il a fait ses bagages et s'est envolé pour toujours. Assis à sa droite dans la volvo, j'en suis persuadé. Je l'imagine mal là d'où il vient, il dépérirait ou commettrait des actes. Il a ses habitudes qui sont de ne pas trop en avoir et de disposer d'un espace suffisant pour les suivre, quelques hectares où coexistent résineux, feuillus – je connais mal –, machines, outils, compresseurs et des treuils partout parmi les fleurs et les poules.

Larsen a construit de ses mains tous les bâtiments qui parsèment le terrain. C'est en fait celui de sa femme, Sierra. Le sien se trouve à proximité, au-delà d'un bois d'arbres nains. Les deux maisons qu'il y avait bâties ont été détruites par un court-circuit et l'incendie consécutif. La ligne électrique était pontée sur la haute tension et la consommation des lampes de 1000 watts qui chauffaient les serres

a connu un pic, un soir. Si quelqu'un a vu le court-circuit il a vu de l'or sur fond bleu. Ne restaient que de la cendre sur la dalle fendue et du plastique liquéfié dans la masse, celui d'une perceuse, par exemple, qu'on eût dit peinte sur le béton. Larsen a mis son terrain en vente et loue maintenant celui de Sierra qui s'est installée chez son fils, non loin. Larsen a trouvé acheteur, un grand blond born to win. Dans quelques jours il me demandera ce que j'en pense et je serai dilatoire, la tête de l'acheteur me posant des problèmes d'interprétation.

Larsen a construit d'autres maisons dans le comté, reconnaissables à leur bienfaisance et à la courbe de leur planche de rive dont l'arrondi s'adoucit en son terme. Un motif y est tracé au chalumeau, un animal, un chameau par exemple, un serpent, une tête de bison vue de profil. Larsen grave ses œuvres dans le bois à main levée, sans dessin préalable, s'il y a des bavures elles donnent à la planche une touche d'authenticité appréciée de tous, habitants et visiteurs, qui pensent alors scieries, trains à vapeur et barrages. Ils ne pensent pas mains coupées, treize heures par jour ni décimation des redwoods. If you've seen one redwood, you've seen them all, disait le président Ronald Reagan.

À Santa Rosa, nous avons trouvé un motel laid en forme de fer à cheval, enfermé le chien dans la voiture avant de dormir huit heures d'affilée. C'est moi qui ai dormi huit heures d'affilée, pas Larsen qui se baladait en fumant sur le parking quand je suis sorti. Il m'a salué de la main et m'a dit que nous allions passer par Ukiah pour acheter du matériel de soudure. J'avais envie de filer directement à Westport mais je sais l'importance de la soudure pour Larsen et ma soif d'apprendre est intarissable.

Peu avant Ukiah, nous nous sommes arrêtés dans une casse de voitures – en Europe on parle de déconstruction –, des hectares de tôle, de chrome et de caoutchouc. Un champ d'honneur à perte.

Nous cheminions d'épave en épave, commentant les plus insignes, quand la propriétaire est arrivée dans un 4x4 à essieux allongés. Elle a décrit des cercles autour de nous, de plus en plus étroits, et puis s'est arrêtée sans couper le moteur. Femme de peu de mots, elle était mécontente de nous trouver parmi les épaves. Si nous nous écorchions un doigt dans les

limites du terrain, nous pouvions la poursuivre, lui réclamer des dollars pour ne pas nous avoir signalé que cette ferraille est dangereuse jusqu'au dernier écrou, sans parler des affections dues au formaldéhyde, à l'amiante ou aux huiles.

Nous avons suivi la propriétaire vers sa caravane. Devant la porte, Larsen a remarqué deux voitures, une Packard Sedan 1937 et une Nash Lafayette 1939. La Packard était de forme classique, souvent vue dans les films noir et blanc d'alors et d'ensuite. La Nash m'inquiéta. Son dessin était original mais l'avant formait une étrave verticale, un peu comme celle d'un brise-glace, et voir ça dans le rétroviseur me porterait à des réactions. J'en ai déjà quand une Dacia colle à mon pare-chocs arrière, alors une Nash.

Remontés dans la volvo, nous avons bu quelques gorgées de tequila. Larsen m'a appris que si quelqu'un me proposait une limousine US de 1942, 1943 ou 1944, ce serait de l'ignorance ou de l'escroquerie parce que pendant ces trois années l'effort de guerre avait interdit la construction de tout véhicule privé. Larsen aime à informer. Dans l'heure qui suivit, j'appris bien des choses encore, sur les châssis

notamment qui ont longtemps fait des voitures de l'Amérique du nord des vecteurs à très forte percussion pour leurs passagers et ceux des véhicules qui les prenaient de front.

Je bois peu, je suis sur le siège du mort. On pardonne beaucoup à ceux qui sont assis là.

Voici Ukiah. Nous entrons dans ce qui se fait de mieux en matière de plomberie haut de gamme, beaucoup de générateurs, appareils inconnus Proudly Made in USA, pièces détachées soigneusement disposées sur des étagères.

Les casques de protection pour soudeurs m'ont particulièrement intéressé. Ce n'était plus l'acier et le caoutchouc renforcé que j'avais connus mais un matériau léger, du carbone peut-être. La visière avait l'éclat doré d'un coucher de soleil Middle West, le look de l'ensemble était plus proche de l'écran plasma que de la tête d'un scaphandrier. J'y ai porté mon nez, l'odeur évoquait l'intérieur d'une limousine neuve toutes options.

Larsen a acheté un jeu de mèches au tungstène. Il travaille au tungstène depuis trente ans mais c'est la première fois qu'il lisait les

précautions à observer. Il a découvert que travailler le tungstène sans protection spéciale peut endommager de manière irréversible le système nerveux. Il faisait mine d'être inquiet alors qu'il ne l'était pas : si mal il y avait, il était fait.